Revue d'études benthamiennes

4 | 2008
Spécial John Stuart Mill

La science politique de John Stuart Mill

Frederick Rosen

Traducteur : Malik Bozzo-Rey

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudes-benthamiennes/194
DOI : 10.4000/etudes-benthamiennes.194
ISBN : 978-2-8218-0296-4
ISSN : 1760-7507

Éditeur
Centre Bentham

Référence électronique
Frederick Rosen, « La science politique de John Stuart Mill », *Revue d'études benthamiennes* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 01 février 2008, consulté le 20 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/etudes-benthamiennes/194 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudes-benthamiennes.194

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Droits réservés

La science politique de John Stuart Mill

Frederick Rosen

Traduction : Malik Bozzo-Rey

> Il ne peut exister une Science du Gouvernement spéciale et distincte [...] Toutes les questions relatives aux tendances des formes de gouvernement font partie de la science générale de la société, et non d'une branche séparée.[1]

1 Toute personne qui étudie la théorie politique de J. S. Mill ne peut qu'être frappée par son refus catégorique de constituer une science distincte dont l'objet est le gouvernement.[2] L'historien de la pensée politique peut être consterné à l'idée de découvrir que l'étude traditionnelle des formes de gouvernement, « de Platon à Bentham », ne semble plus pouvoir s'appliquer à la compréhension de la politique ou de la société.[3]

2 Dans son *System of Logic* (1843), Mill propose une analyse critique de l'état de la science politique de son temps. Il compare l'étude de la politique à celle de la médecine « avant qu'on eut commencé à cultiver la physiologie et l'histoire naturelle comme des branches de la science générale »[4] et écrit :

> Ceux qui étudiaient la politique voulaient ainsi étudier la pathologie et la thérapeutique du corps social, avant d'en avoir établi les fondements dans sa physiologie. Ils voulaient guérir la maladie sans connaître les lois de la santé. Et le résultat était ce qu'il doit être toujours quand des personnes, même fort habiles, entreprennent de traiter les questions complexes d'une science avant que les propositions plus simples et plus élémentaires en aient été établies.[5]

3 Mill critique en particulier ceux qui évitent l'étude minutieuse des « ordres universels » en politique et continuent de développer des « préceptes universels » - qui s'appuient sur l'application d'une unique forme de gouvernement à toutes les sociétés quels que soient le lieu et le temps. Il pense que ce type de raisonnement discrédite le sujet et ne fait pas sens même dans les termes d'une analogie avec la médecine. Il écrit : « Or personne ne suppose qu'il est possible qu'un seul remède puisse guérir toutes les

maladies ou une même maladie qui serait présente dans différentes constitutions ou corps. »[6]

4 L'objet de cet article est d'étudier certains aspects de l'approche millienne en ce qui concerne la science sociale et politique, en insistant plus particulièrement sur la signification du caractère ou de l'« éthologie » dans cette science. Cette étude sera suivie d'une analyse de l'application des arguments logiques concernant le caractère de cette conception de la « forme idéalement meilleure de gouvernement » dans les *Considerations on Representative Government* (1861). Il ne nous sera cependant pas possible de considérer ici tous les aspects de cette question. Une analyse complète du contexte historique dans lequel Mill s'est intéressé à l'éthologie est en cours de rédaction, avec comme titre provisoire *J. S. Mill on Ethology*. L'importance d'Auguste Comte dans la science sociale et politique de Mill requerrait également un ouvrage complet.

1. Psychologie et éthologie

5 Beaucoup de commentateurs considèrent que la lecture que Mill effectue de la critique formulée par T. B. Macaulay en 1829 de l'*Essay on Governement* de James Mill et le débat qui a suivi sont la source de son intérêt pour ce sujet.[7] Finalement, sa propre position est basée sur le rejet à la fois de l'approche expérimentale ou « chimique » de Macaulay et de la méthode géométrique de ce qu'il appelle « l'école benthamienne ».[8] Dans son *Autobiographie*, Mill considère explicitement que le rejet de ces deux visions sont des éléments importants du contexte de rédaction des chapitres principaux du livre VI de sa *Logique*.[9]

6 Bien que ce débat ait influencé Mill de manière évidente, nous ne pouvons considérer qu'il a constitué les fondements profonds de la manière dont il aborde les questions politiques. Ceux-ci sont exposés dans le livre VI de la *Logique* et le plus important concerne le caractère. Dans la théorie de Mill, l'étude du caractère devient la science de l'éthologie qu'il décrit ainsi :

> Ainsi se forme une science, à laquelle je proposerai de donner le nom d'Ethologie ou Science du Caractère, du mot *ethos* qui est de tous les termes de la langue grecque celui qui correspond le plus exactement au mot « caractère », dans le sens où je l'emploie ici. Ce nom pourrait peut-être, d'après son étymologie, être appliqué à la science entière de notre nature intellectuelle et morale ; mais si, comme c'est l'usage et comme il convient, nous employons le nom de Psychologie pour designer la science de lois fondamentales de l'esprit, le nom d'Ethologie sera celui de la science ultérieure qui détermine le genre de caractère produit conformément à ces lois générales par un ensemble quelconque de circonstances, physiques et morales. D'après cette définition, l'Ethologie est la science qui correspond à l'art de l'éducation, au sens le plus large du terme, et en y comprenant la formation des caractères nationaux ou collectifs, aussi bien que des caractères individuels.[10]

7 Considérons brièvement les différents thèmes à l'œuvre dans cet extrait. Premièrement, il n'y a aucun doute sur la place et l'importance que Mill accorde à la science de l'éthologie. Il proclame dans de nombreux passages son importance : « nous pouvons appeler une telle science de l'éthologie la science exacte de la nature [...] » ; ou l'éthologie est « le fondement immédiat de la science sociale ».[11] Mais de quelque manière que ces affirmations établissent l'importance de l'éthologie, nous devons les rapprocher du fait, qu'admet Mill, que l'éthologie, en tant que science, « reste à créer ».[12] Comme l'indique Mill « une science de l'éthologie, qui trouve ses fondements dans les

lois de la psychologie est de ce fait possible, même si très peu, et de manière non systématique, a déjà été accompli dans le but de la créer ».[13] Pour Robson, Mill est peut-être « le premier et l'unique éthologiste », ce qui suggère non seulement que Mill a découvert cette science mais également qu'il lui a donné une place de choix dans sa science sociale sans jamais la développer et ce que personne d'autre n'a apparemment fait.[14]

8 Deuxièmement, Mill relie l'éthologie à la psychologie et la tâche de cette dernière est d'établir les lois de l'esprit. Pour Mill, l'esprit n'est pas réductible à la matière et seules l'observation et l'expérience permettent de découvrir ses lois. Il relie la psychologie à la théorie de l'association qu'a développée son père et qu'a perfectionnée Alexander Bain dans *The Senses and the Intellect* (1855) et *The Emotions and the Will* (1859) et Herbert Spencer dans *The Principles of Psychology* (1855).[15] Si la psychologie est « une science de l'observation et de l'expérience », l'éthologie est considérée, quant à elle, comme une science déductive. Elle retrouve l'opération des lois de l'esprit « dans des combinaisons complexes de circonstances ».[16] « En d'autres termes », écrit Mill, « l'éthologie, en tant que science déductive, est un système de corollaires de la psychologie, qui est elle une science expérimentale ».[17] En aboutissant à une telle position, Mill fournit une critique approfondie de la conception baconienne de l'*axiomata media* en soutenant que nous pouvons établir ces importants principes par déduction et par induction. Mill pense que Bacon a tort d'affirmer que l'induction part des principes les plus bas pour ensuite aller aux principes moyens avant d'atteindre les principes les plus élevés. De plus, la position de Bacon n'offre aucune possibilité de découvrir des nouveaux principes par déduction. Pour Mill cette erreur est due à méconnaissance des sciences déductives telles que la mécanique, l'astronomie, l'optique et l'acoustique.[18]

9 Troisièmement, Mill déclare que l'éthologie est la science qui entretient un lien avec l'art de l'éducation. Le lien entre la science (l'éthologie) et l'art (l'éducation) n'est pas clairement expliqué bien que Mill utilise la distinction entre art et science pour avancer certains points importants dans sa *Logique*. Par exemple, quand il critique la méthode dite « géométrique » de « l'école benthamienne », il fait référence à son « erreur fondamentale » qui consiste à traiter un art comme si c'était une science et à croire qu'un art déductif est possible.[19] Mill maintient qu'une telle erreur ne s'appuie pas sur l'ignorance de la distinction entre art et science mais sur la manière dont on utilise cette distinction.

10 Pour Bentham, l'art est premier par rapport à la science et il détermine quelles sciences ou quels aspects d'une science donnée constituent le savoir qu'il peut utiliser.[20] L'art médical, par exemple, peut faire appel aux différentes sciences comme l'anatomie, la physiologie, la biologie, la chimie, la physique etc..., mais seulement lorsqu'elles peuvent le servir. De la même manière, l'art politique peut faire appel à de nombreuses sciences et arts, de l'éthique aux statistiques ou de l'économie au droit. L'importante tâche du praticien est d'identifier les fins que l'art doit poursuivre et alors développer ou faire appel aux sciences qui permettront à l'art d'avancer. Par conséquent, l'art et la science politique font appel à une gamme d'autres arts et sciences et servent le bonheur humain au moyen de principes provenant de ces autres sphères.

11 Mill est, à certains moments, proche de Bentham. Il insiste également sur le lien étroit entre art et science bien qu'il semble donner priorité à la science sur l'art. Sa critique de « l'école benthamienne » se concentre sur ce point. Mill traite principalement de la science (et l'utilisation de l'induction et de la déduction) dans la *Logique*, tout en ne

négligeant pas l'art, comme cela est évident dans un chapitre bref mais important de ce texte.[21] Mill écrit ainsi :

> L'art se propose une fin à atteindre, définit cette fin et la soumet à la science. La science la reçoit, la considère comme un phénomène, un effet à étudier, et, après en avoir recherché les causes et les conditions, la renvoie à l'art avec un théorème sur la combinaison de circonstances qui pourrait le produire. L'art examine alors ces combinaisons de circonstances, et, selon que certaines d'entre elles sont ou non au pouvoir de l'homme, il prononce que la fin peut ou ne peut pas être atteinte. La seule des prémisses qui soit fournie par l'Art est donc la majeure primitive, laquelle énonce qu'il est désirable d'atteindre la fin. La science prête ensuite à l'Art la proposition (obtenue par une série d'inductions ou de déductions) que l'accomplissement de certains actes fera atteindre la fin. De ces prémisses l'Art conclut que l'accomplissement de ces actes est désirable, et trouvant en même temps qu'ils sont praticables, il convertit le théorème en une règle ou précepte.[22]

12 Procéder ainsi permet à Mill d'insister sur le point suivant : à moins que l'opération entière de la science ne soit achevée, les règles d'un art ne pourront être établies. Car même si un certain art découvrait le processus de cause et effet dans une science, l'art adéquat ne peut pas en dépendre, de la même manière il peut y avoir des conditions négatives supplémentaires qui évitent la réalisation de l'effet.[23] Mill a ainsi donné ce qui ressemble un statut limité aux différents arts, particulièrement ceux des sciences sociales, comme l'éthique et la politique, en raison du besoin pressant et constant d'opérer un retour sur la science et de la modifier.

13 Mill critique ainsi l'idée que l'on peut déduire les maximes pratiques dans le cadre d'un art comme la politique, qui peut ainsi influencer scientifiquement l'entendement ou la prescription d'une conduite. Par conséquent, quel statut pouvons-nous donner à la maxime de Bentham (sur laquelle s'appuie une grande part de sa théorie constitutionnelle)[24] selon laquelle quelles que soient les qualités que possèdent les gouvernants, nous devons supposer qu'ils gouvernent selon leurs propres intérêts et que les systèmes constitutionnels doivent être conçus afin de minimiser les effets nuisibles de cette tendance ? Pour Bentham, le fait que l'intérêt personnel soutienne l'art politique revient à dire que l'art politique fait appel à et utilise ce fait scientifique. Mill argumenterait alors que, si le principe de l'intérêt personnel était une cause de l'action politique, ce ne serait qu'une cause parmi d'autres qui sont à l'œuvre en politique. Les politiciens agissent aussi sur la base des « idées courantes, des sentiments habituels des manières générales de penser et d'agir, qui dominent dans la société dont ils sont membres, non moins que celle des sentiments, des usages, des opinions caractéristiques de la classe particulière de cette société à laquelle ils appartiennent eux-mêmes. »[25] Aucune science politique ne peut ignorer cela et les nombreuses autres causes des actions des politiciens. De plus, on ne peut pas parvenir au principe de l'intérêt personnel en traitant la politique comme un art et en déduisant ce principe du principe du plus grand bonheur. Pour Mill, il existe de nombreuses causes, en plus de l'intérêt personnel, qui permettent de faire progresser le bonheur. Donner à l'intérêt personnel ce statut élevé au sein d'un art revient à ignorer le rôle des actions généreuses et désintéressées des politiques et généralement le rôle du caractère en politique.

14 Du point de vue de Mill, Bentham n'a pas suffisamment prêté attention à la distinction entre art et science et entre leurs domaines de compétence. Comme le signale Mill, « alors, les raisons de toute règle d'art doivent être trouvées dans les théorèmes de la science ».[26] Cce qu'il reste à l'art n'est alors qu'une simple définition de la fin ou de ce

qu'il appelle la téléologie. Chaque art a un principe premier unique ou « prémisse majeure générale » qui ne provient pas de la science et qui affirme que son objet est désirable. Par exemple, l'art « hygiénique » vise la préservation de la santé ; l'art médical, la guérison d'une maladie.[27]

2. Ethologie politique

15 Retournons maintenant à la conception de Mill de l'étude de la politique et du gouvernement et considérons ses fondements. Nous avons déjà examiné l'importance que Mill accorde à la psychologie et à l'éthologie et les relations qu'elles entretiennent. Nous avons également vu que Mill critique la « méthode géométrique » de « l'école benthamienne ». Etant donné sa conception d'une science et la relation entre art et science, il nous reste à esquisser la manière dont Mill pense qu'une science de la société peut être découverte ou construite.

16 Bien que Mill croie que la science sociale ou la sociologie est une science a priori, fondée sur des déductions, il considère qu'une telle science est trop complexe pour reposer, comme la géométrie, sur quelques théorèmes valables universellement et intemporellement. Le matériau est non seulement complexe mais il est également difficile du matériau social permettant des prédictions. Cependant, un tel savoir serait suffisant pour établir quelles tendances sont bénéfiques et lesquelles sont préjudiciables à la société même si cela peut ne pas aboutir à des prédictions, vraies universellement, à tout moment et dans toutes les sociétés ou même à différents moments dans la même société.[28] Voici ce que dit Mill :

> La science déductive de la société n'établira donc pas de théorème affirmant d'une manière universelle l'effet d'une certaine cause ; mais elle nous apprendra à établir le théorème qui convient dans un cas donné. Elle ne donnera pas les lois de la société en général, mais les moyens de déterminer les phénomènes d'une société donnée d'après les éléments et les Data particuliers de cette société.[29]

17 Mill se concentre sur l'un de ces « départements séparés » des sciences sociales qui possède « un caractère plus complet et possède plus d'autorité que n'importe quelle autre branche ».[30] Il appelle cette branche l' « éthologie politique : [...] ou la théorie des causes qui déterminent le type de caractère propre à une nation ou à une époque ».[31] Il insiste énormément sur l'éthologie politique dans les sciences sociales et particulièrement en relation avec le développement des formes de gouvernement et les caractéristiques des gouvernants.[32] Au lieu de voir des régimes particuliers déterminés par des principes individuels (comme chez Montesquieu avec l'honneur dans la monarchie et la peur dans le despotisme) ou déterminant le caractère d'une société toute entière (comme chez Aristote avec l'oligarchie, la démocratie ou la tyrannie), Mill considère l'éthologie politique comme le caractère et l'éducation du peuple dans une société et la cause de la nature des institutions.

3. Caractère et forme de gouvernement

18 S'il ne peut y avoir aucune science distincte du gouvernement mise à part une science sociale générale et si l'étude traditionnelle des formes de gouvernement n'a pas beaucoup de signification, alors que veut dire Mill quand il déclare dans les *Considérations* que le gouvernement représentatif est « idéalement la meilleure forme de

gouvernement »[33] ? Pourquoi le gouvernement représentatif ne peut-il pas, comme la monarchie et l'aristocratie, correspondre à la typologie traditionnelle des constitutions et être le sujet d'une étude indépendante ? Au début du chapitre III des *Considérations*, lorsqu'il compare d'un côté un monarque despotique éclairé (et d'autres formes d'autorités despotiques) avec d'un autre côté un gouvernement représentatif, Mill donne l'impression de développer une telle typologie. Néanmoins, l'argument du chapitre est soigneusement construit dans le but de clarifier les idées de caractère et de caractère national. Autrement dit, Mill suit le modèle esquissé dans la *Logique* pour établir que le gouvernement représentatif est « idéalement la meilleure forme de gouvernement possible » ; c'est une conséquence à la fois de son analyse du caractère et de son développement comme conséquence du gouvernement représentatif. Il est clair que dans les *Considérations*, la défense que Mill effectue de l'éthologie ne faiblit jamais même s'il n'a pas écrit de traité systématique sur cette question. Considérons les arguments qu'il développe en faveur du gouvernement représentatif à la lumière de l'héritage de sa *Logique*.

19 Quand Mill explore les fondements du gouvernement populaire, il argumente que la supériorité de cette forme de gouvernement est basée sur deux principes qui sont d'une « vérité et d'une applicabilité universelle comme n'importe quelle proposition générale... peut l'être... en ce qui concerne les affaires humaines ».[34] Le premier principe : le « principe d'auto-conservation » est décrit de la manière suivante : « [...] les droits et les intérêts de tout un chacun ne sont protégés de l'indifférence que lorsque la personne dont l'intérêt en question est elle-même capable et habituellement disposée à les défendre ». Le second, le « principe d'auto-dépendance » est que « [...] la prospérité générale augmente et qu'elle est plus largement diffusée en proportion de la quantité et du nombre des énergies personnelles engagées dans sa promotion ».[35] Nous pouvons noter que Mill (au moins au départ) ne dit pas qu'auto-dépendance et auto-protection comptent parmi les conséquences principales d'un système de gouvernement représentatif. L'instauration d'un gouvernement représentatif dépend elle-même de la vérité de ces deux principes et de leur mise en œuvre.

20 Mais comment Mill établit-il la vérité de ces principes ? Il fait référence au premier comme « l'une de ces maximes élémentaires de prudence que guide implicitement toute personne capable de conduire ses propres affaires chaque fois que son intérêt est en jeu ».[36] On suppose que de telles maximes sont établies empiriquement. Nous savons par l'expérience que nous devons nous protéger et être autonome. Mill fournit alors une déduction, basée sur ces principes, de l'estimation des mérites des Etats libres et non-libres qui existent au même instant *i*. Les deux principes aboutissent à favoriser les Etats libres par rapport aux Etats non-libres et il compare les cités de la Grèce antique aux satrapies perses ; les Républiques d'Italie, les villes libres des Flandres et d'Allemagne aux les monarchies féodales qui existaient alors ; et enfin, la Suisse, la Hollande et l'Angelterre à l'Autriche et à la France pré-révolutionnaire. Mill conclut : « L'influence conjointe de ces deux principes protège les communautés libres de l'injustice social et du crime ; elles atteignent ainsi une prospérité plus importante que les autres [...] ».[37]

21 Bien que Mill ait pu établir que les gouvernements libres mettent en oeuvre les deux principes plus pleinement que les Etats qui n'accordent pas autant de valeur à la liberté, son argument devient alors plus limité que ce que nous aurions pu penser au départ. Car il développe un argument pour les gouvernements libres mais pas

nécessairement pour les gouvernements populaires, mis à part dans le sens où le dernier est simplement une extension du premier.[38] Mais si Mill devait classer l'Angleterre, par exemple, et d'autres Etats libres dans la catégorie de ceux qui mettent en œuvre ces deux principes, il ne pourrait alors pas affirmer qu'il s'agit d'un argument en faveur des gouvernements populaires. Nous pouvons démontrer que le gouvernement populaire implique simplement une extension du suffrage dans un gouvernement libre mais nous pouvons facilement mettre en cause une telle démonstration dans la pensée de Mill. Par exemple, ceux qui ont favorisé l'instauration de la démocratie représentative à partir des deux principes d'auto-conservation et d'auto-dépendance (comme l'a fait Bentham, par exemple) n'envisagent pas d'abandonner le vote à bulletin secret ou l'introduction possible du communisme.[39] Ils considèreront qu'il s'agit de violations du principe d'auto-conservation des personnes et de la propriété.

22 Mill a parfaitement conscience qu'il a besoin d'un autre argument pour prouver sa proposition principale concernant le gouvernement populaire. Il se tourne alors vers la structure qu'il a élaborée dans la *Logique* pour développer un argument en ce qui concerne l'éthologie ou le caractère, qui lui permet de prouver sa thèse. Il existe une affirmation implicite dans sa présentation des deux principes qui est qu'un caractère actif est supérieur à un caractères passif. Après tout, la personne dont l'intérêt est en jeu doit être « capable de et disposée habituellement » à défendre ses droits et les « énergies individuelles » qui doivent servir à faire fonctionner le système. Néanmoins, ces affirmations ne reviennent à l'espèce de chèque en blanc que constitue la proposition affirmant qu'un caractère actif est supérieur à un caractère passif.[40]

23 La démonstration de Mill s'ouvre sur les catégories de l'excellence mentale qu'il emprunte à Bentham (intellectuelle, pratique et morale). Il développe alors une argumentation complexe et très longue contre une position qu'il admet être partagée « tel un lieu commun par les moralistes et qui s'attire les sympathies de l'humanité ».[41] Il a développé un argument analogue au début du même chapitre qui s'attaquait au despotisme où le soutien envers un monarque despotique et bienveillant est considéré comme une croyance communément admise.[42] Mais, en tant que position fondamentale, il n'est pas facile de soutenir que nous pouvons faire, par exemple, une distinction claire entre un caractère actif et un caractère passif et affirmer que l'un est entièrement supérieur à l'autre.

24 Mill débute son argumentation de manière habituelle par l'exposé des qualités de la position adverse. Alors que les gens énergiques sont admirés, il admet que l'on préfère généralement ceux qui ont un caractère passif. Il concède que les voisins passifs augmentent notre sentiment de sécurité et ne nous empêche pas d'accomplir nos différentes activités. « Un caractère satisfait » n'est pas considéré « comme un rival dangereux ».[43] Après avoir défendu ce point de vue, Mill affirme sans réserve que : « rien n'est plus certain que le perfectionnement des affaires humaines est entièrement le travail de caractères insatisfaits et, de plus, il est beaucoup plus facile pour un esprit actif d'acquérir la vertu de la patience que pour un esprit passif d'adopter une attitude énergique ».[44]

25 Il commence à établir sa position en se tournant tout d'abord vers l'excellence intellectuelle qu'il trouve entièrement du côté de l'« effort actif ». « La volonté d'entreprendre, le désir d'avancer, d'essayer et d'accomplir de nouvelles choses pour son propre bénéfice ou celui des autres est le père de tout talent, qu'il soit spéculatif, ou

encore plus, pratique ».[45] D'un autre côté, il déclare qu'il y a peu de choses à recommander. L'intellect du caractère passif s'arrête « à l'amusement ou à la simple contemplation ». Il échoue à déterminer la vérité et à l'appliquer à la pratique et se contente du monde des rêves, il ne peut créer rien d'autre que « la métaphysique mystique des pythagoriciens ou des védas ».[46] En ce qui concerne les affaires pratiques, l'impact des caractères passifs est même pire. Il n'y a aucune difficulté à découvrir et à apprendre qui promeut à la fois le bien-être de l'individu et celui de la communauté.

26 Avant de nous intéresser à l'excellence morale, il nous faut considérer brièvement la signification de l'argument défendu jusqu'ici par Mill. Tout d'abord, il a distingué quelque peu artificiellement (mais clairement il est vrai) deux types de caractères quand, de fait, on peut montrer que caractères actif et passif sont plus entremêlés qu'il ne l'admet. Il devra éventuellement se confronter à ce problème. Ensuite, la distinction entre caractère actif et passif cache ou recouvre une seconde distinction qui est importante pour la structure de sa démonstration. Il s'agit de la distinction entre une personne égoïste et une personne qui considère (ou agit pour) le bien-être de la communauté toute entière. Le caractère actif semble bénéficier à la personne elle-même aussi bien qu'à la communauté toute entière. Bien que Mill défende cette position timidement, elle fait partie intégrante de sa démonstration.[47]

27 Quand il considère l'excellence morale, il admet en premier lieu qu'il peut exister un doute concernant la supériorité de la personnalité active sur la personnalité passive. Il insiste sur le fait que ce doute provient du christianisme (ou d'autres religions) en raison de leur insistance sur la soumission à la volonté divine. Il écrit dans un texte assez ancien qu'alors que le christianisme et les autres religions ont inculqué cette notion de soumission et les autres idées qui lui sont reliées, « c'est la prérogative du christianisme, en ce qui concerne cette perversion et bien d'autres, de s'en débarrasser ».[48] En admettant qu'il y ait d'autres formes plus actives de christianisme, Mill pourrait simplement dire que les chrétiens peuvent choisir l'une d'entre elles. Mais pourquoi transformer la passivité en une « perversion » à connotation explicitement religieuse ? La composition des prières et des appels à la grâce divine, l'idée d'une acceptation implicite de la crucifixion et l'espoir patient de la vie éternelle sont des éléments fondamentaux du christianisme et peuvent être considérés comme des éléments passifs ou actifs. Nous ne pouvons pas considérer ces doctrines comme de simples « perversions » et nous en débarrasser. Mais Mill ne peut pas adopter le point de vue, comme nous l'avons indiqué plus haut, que des caractères passif et actif puissent co-exister et que la vie bonne consiste à les mettre en harmonie, particulièrement, dans un contexte chrétien. Il écarte ainsi simplement un argument fort de la position chrétienne car son argument concernant le gouvernement populaire requiert que les caractères passif et actif soient distincts et séparés.

28 Cependant, Mill ne s'étend pas sur le christianisme et décide à la place de développer l'argument selon lequel la satisfaction (en tant que vertu morale) dépend du caractère actif plutôt que du caractère passif. Dans une société où l'entreprise et l'effort sont encouragés, ceux qui échouent à atteindre leurs objectifs acceptent le résultat alors que ceux qui sont passifs et ne consacrent aucune énergie à ces réussites sont soit « incessamment en colère », soit « débordants d'envie et de malveillance vis-à-vis des membres plus actifs et plus combatifs de la société. »[49] Par conséquent, pour Mill, la passivité que l'on loue souvent en tant que vertu, telle que la satisfaction, est corrompue par l'influence de l'envie et devient un caractère passif.[50] En établissant cet

argument en ce qui concerne le caractère (ou l'éthologie), il déclare que l'on peut l'étendre au caractère national dans une proposition dont la précision est quasiment mathématique : « dans la proportion de la réussite dans la vie telle qu'elle est vue ou crue comme étant le fruit de la fatalité ou accidentelle et non en fonction de l'effort, dans la même proportion, l'envie se développe comme un élément du caractère national ».[51]

29 Il continue ainsi à défendre que le caractère oriental met l'accent sur l'envie ce qui implique sa présence chez les européens du sud et plus particulièrement chez les Espagnols et les Français. Parmi les « anglo-saxons » (vraisemblablement les Britanniques et les Américains), il existe une envie moindre. Cependant, cette exposition du caractère national, présenté comme une déduction du caractère lui-même n'est pas exempte de problème. Premièrement, la distinction rigide entre caractère actif et passif ne peut pas être transférée facilement au caractère national. Il existe dans le caractère national un mélange de caractère actif et de caractère passif au sein de la société et ce mélange masque son absence dans l'argumentation de Mill mettant en jeu le caractère individuel. En d'autres termes, il est possible d'accepter ce que Mill affirme concernant le caractère national dans les sociétés mais de rejeter la distinction stricte et initiale entre le caractère actif et le caractère passif sur laquelle il s'appuie. Si c'est le cas, Mill semble commettre une erreur élémentaire dans la manière dont il fonde le caractère national sur une vision différente du caractère. Deuxièmement, Mill doit exclure certaines formes de satisfaction apparente de sa conception du caractère actif. Il admet que dans toutes les sociétés, il n'y a qu'une seule satisfaction véritable, quand les individus ne désirent ni ne cherchent ce qu'ils ne possèdent pas.[52] Mais cette sorte de satisfaction semble se distinguer de celle qu'il attribue au caractère actif quand on est mû par des désirs mais que l'on ne sent pas envieux, principalement en raison du caractère actif. Mill traite cette anomalie en suggérant que le nombre des personnes satisfaites est faible et dispersé au sein des sociétés. Cependant, pour la plus grande partie, ce qui apparaît être la satisfaction est « un mécontentement réel, conjugué à de l'indolence et de la complaisance vis-à-vis de soi, qui tant qu'on ne se relève pas avec des moyens légitimes, se délecte à ramener les autres à son propre niveau ».[53] De plus, il existe une autre forme apparente de satisfaction, quand il n'y a aucune ambition d'améliorer le bien d'un pays, d'une société, du voisinage, ou quand même sa propre excellence morale n'est plus considérée comme une vertu mais devient « non virile et un manque d'esprit ».[54] Mill redéfinit alors la satisfaction :

> Le contenu que nous approuvons est une capacité pour faire avec enthousiasme ce qui n'aurait pu l'être sans cela, une appréciation juste de la valeur comparative des différents objets de désir et un renoncement volontaire du plus faible quand il est incompatible avec le plus grand. Ce sont néanmoins des excellences morales du caractère en proportion de son implication active à tenter d'améliorer son propre sort ou celui des autres.[55]

30 Après avoir approfondi cet argument, Mill conclut non seulement que « le caractère actif et auto-satisfaisant » est « intrinsèquement » le meilleur mais qu'il intègre tout ce qui est excellent dans le caractère passif.[56] Il considère alors la critique selon laquelle le caractère actif peut aisément être redirigé et qu'il est bien supérieur à « l'inactivité, l'absence de potentiel et de désir » associées au caractère passif.[57]

31 Ayant argumenté que le caractère actif était supérieure au caractère passif et après avoir étendu cet argument du caractère à la spécificité nationale, Mill a facilement

approfondi son argument pour conclure que le gouvernement populaire, basé sur la participation active est supérieure au gouvernement despotique ou, en fait, à toute forme de réglementation où le peuple est principalement le réceptacle passif d'un système de gouvernement pyramidal. A partir de cette position, Mill est allé dans de nombreuses directions en soutien d'institutions qui reflétaient ou avançaient le caractère actif à travers la participation au gouvernement, comme dans le cas du vote ouvert. Ou, paradoxalement, il a restreint l'opération du gouvernement populaire aux seules sociétés où les caractères actifs étaient suffisamment développés pour soutenir un tel gouvernement.[58] Néanmoins, Mill ne développe pas une typologie des constitutions mais propose plutôt la première tentative de construction d'une science politique. Ses avancées s'accordent complètement avec sa description du développement d'une science sociale dans la *Logique*, en tant que science prédictive liée à l'art de gouverner. Notre préoccupation dans les *Considérations* concerne l'ampleur de l'idée de caractère actif en tant que fondement d'une science politique complète même dans la forme limitée et expérimentale développée dans ce texte. Mill voulait probablement développer des préceptes concernant le caractère et peut-être clarifier à quels moments certains aspects de caractère entrent en conflit les uns avec les autres comme celui entre le caractère passif et le caractère actif d'un côté ou le caractère égoïste et le caractère altruiste d'un autre côté. Dans la distinction forte entre caractère passif et actif, Mill semble avoir considéré qu'un conflit potentiel entre le caractère égoïste et altruiste était surmonté. Néanmoins, il énonce clairement que cette orientation première dans la *Logique* était sérieuse et n'a pas été abandonnée ultérieurement. Elle explique également pourquoi nous ne pouvons pas lire les *Considérations* comme un simple manuel sur le gouvernement, comme un certain nombre d'autres ouvrages antérieurs. Mill se pose non seulement la question d'une science politique séparée d'une science sociale et pense la possibilité d'une science sociale basée sur le caractère et le caractère national mais il pense également l'idée de société à partir de celle de société politique. La signification de cette opération n'est pas complètement claire. A certains moments, Mill semble contester l'intérêt du gouvernement pour le progrès humain. Dans *On Liberty*, la liberté individuelle est considérée dans la société indépendamment des institutions traditionnelles du gouvernement et même des idées de liberté qui dépendent de ces institutions. Dans la meilleure forme de gouvernement, la participation active peut tout à fait replacer les idées traditionnelles d'ordre et d'obéissance, en tant qu'elle devient un régime politique basé sur la science et l'art et la découverte de nouvelles formes de prise de décision ainsi que de nouvelles manières de comprendre les processus traditionnels de gouvernement.[59]

NOTES

1. *CW*, VIII, p. 906. Nous nous référons à la traduction française de Louis Peisse en deux tome réunis sous le titre : John Stuart Mill *Système de logique déductive et inductive*, 1988, Paris: Pierre Mardaga Editeur.

2. L'originalité de l'approche de Mill réside dans le fait que, contrairement à ses prédécesseurs qui ont tenté d'élaborer une classification des arts et des sciences, il considère que la politique est un objet d'étude propre. Voir à ce propos Diderot, *Système Figuré des Connoissances Humaines*, qui préfigure l'*Encyclopedie*, où la « politique » est une branche de la philosophie liée à la morale et au droit ainsi qu'à l'économie. Dans *Chrestomathia* de Jeremy Bentham, elle fait partie de l'éthique qui est elle-même divisée en éthique privée et publique ou étatique. Cette dernière inclut le gouvernement local et la politique internationale ; le premier est divisé en législation et en administration. D'autres divisions suivent. Ni Diderot, ni Bentham n'a adopté une catégorie intitulée « science sociale ». Se référer à J. Bentham, *Chrestomathia*, ed. M.J. Smith and W.H. Burston, *The Collected Works of Jeremy Bentham*, Oxford: Clarendon Press, 1983, se référer aux pages 158 et 178 afin de voir les différentes tables de classification. Bentham a par erreur attribué la première à D'Alembert alors que Diderot en est l'auteur. Les universitaires benthamiens ont également eu tendance à répéter cette erreur. Voir la correction dans J. Bentham, *Legislator of the World, Writings on Codification, Law and Education*, ed. P. Schofield and J. Harris, Oxford: Clarendon Press, 1998, p. 58n. Je remercie le Professeur David Adams et le Dr. John Hope Mason pour leurs conseils et leur aide sur cette question et les problèmes qu'elle soulève. Cet article est le fruit d'une communication au colloque international *Utilitarianism: An Ethics of Experience?* qui s'est tenu à l'Université de Rome (La Sapienza) du 14 au 16 juin 2007. Je remercie le Professeur Eugenio Lecaldano de m'avoir invité à ce colloque et le Dr. Gianfranco Pellegrino pour son aide concernant l'organisation de ma venue. Je remercie également les différents participants pour leurs commentaires pertinents. Les références *CW* dans le texte et les notes renvoient à : J.S. Mill, *The Collected Works of John Stuart Mill*, ed. J.M. Robson, 33 vols., Toronto: University of Toronto Press, 1963-91.

3. Voir *Ibid*, p. 876n.

4. *Ibid*, p. 875.

5. *Ibid*, p. 876.

6. *Ibid*, p. 877.

7. Voir, par exemple, Alan Ryan, *The Philosophy of John Stuart Mill* [1970], 2nd ed., Basingstoke: The Macmillan Press, 1987, pp. 133 ss. ; John Skorupski, *John Stuart Mill*, London and New York: Routledge, 1989, pp. 269 ss.

8. Voir *CW*, VII, liv-lv ; VIII, p. 879-94.

9. *CW*, I, pp. 167-9.

10. *CW*, VIII, p. 869.

11. *Ibid*, pp. 870, 907.

12. *Ibid*, pp. 872-3.

13. *Ibid*, p. 873.

14. Voir J.M. Robson, "Civilization and Culture as Moral Concepts", *Cambridge Companion to Mill*, ed. J. Skorupski, Cambridge: Cambridge University Press, 1998, p. 363. La preuve de l'abandon par Mill de l'éthologie est due principalement à Alexander Bain. Voir A. Bain, *John Stuart Mill. A Criticism with Personal Recollections*, London: Longmans, Green and Co., 1882, pp. 78-9, 84 ; et *Autobiography*, London: Longmans, Green, and Co., 1904, pp. 159, 164. Voir également L.S. Feuer, "John Stuart Mill as a Sociologist: the Unwritten Ethology", *James and John Stuart Mill: Papers of the Centenary Conference*, ed. J.M. Robson et M. Laine, Toronto, University of Toronto Press, 1976, pp. 86-110 ; N. Capaldi, "Mill's Forgotten Science of Ethology", *Social Theory and Practice*, 2 (1973), pp. 409-20 ; ainsi que *John Stuart Mill, A Biography*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004, pp. 167-8, 175-8 ; T. Ball, "The Formation of Character: Mill's 'Ethology' Reconsidered", *Polity*, 33 (2000), pp. 25-48 ; et "Competing Theories of Character Formation: James and John Stuart Mill", London Bicentennial Mill Conference paper, April 2006. Ces interprétations, ainsi que d'autres, des positions de Mill concernant l'éthologie seront longuement discutées dans l'article à paraître "J.S. Mill on Ethology".

15. Voir *Ibid*, p. 853n.

16. *Ibid*, p. 870.

17. *Ibid*, p. 872.

18. *Ibid*, p. 870-1.

19. *Ibid*, p. 889.

20. Dans *Chrestomathia*, p. 61, Bentham écrit par exemple : « Puisque, entre l'*art* et la *science*, pour autant que l'on puisse les distinguer, l'*art* est celui qui paraît mériter qu'on le cite à la première place, comme étant le premier et le plus indépendant – en *valeur* et par conséquent en *dignité*, dans la mesure où la dignité consiste dans l'*usage* ; ainsi, la valeur de la *science* consiste dans le service de l'*art* ; celle de la *spéculation* dans le service de la *pratique*. Des deux, l'*art*, quand il n'est pas lui-même la *fin*, ne s'en tient pas très loin ; en référence à cette fin, tout ce qui relève de la *science* est en connexion avec elle et n'est qu'un *moyen*. » Nous nous référons à la traduction française établie par Jean-Pierre Cléro *Chrestomathia*, Paris : Cahiers de l'Unebévue, 2004.

21. *CW*, VIII, pp. 943 ss.

22. *Ibid*, pp. 944-5.

23. Voir *Ibid*, p. 95.

24. Voir J. Bentham, *Constitutional Code, Volume I*, ed. F. Rosen and J.H. Burns, Oxford: Clarendon Press, 1983 ; F. Rosen, *Jeremy Bentham and Representative Democracy, A Study of the Constitutional Code*, Oxford: Clarendon Press, 1983.

25. *CW*, VIII, p. 891.

26. *Ibid*, p. 947.

27. *Ibid*, p. 949.

28. Voir *Ibid*, p. 898-9.

29. *Ibid*, p. 899-900.

30. *Ibid*, p. 905.

31. *Ibid* , p. 905.

32. Mill écrit : « [...] on verrait que les lois du caractère national (ou collectif) sont de beaucoup la classe la plus importante des lois sociologiques. Et d'abord, le caractère formé par un ordre de circonstances sociales quelconque est en lui-même le phénomène le plus intéressant de cet état de société, et, de plus, aussi un fait qui contribue largement à la production de tous les autres phénomènes ; enfin, et par dessus tout, le caractère, c'est-à-dire les opinions, les sentiments et les habitudes de la nation, si dépendants qu'ils soient de l'état de la société qui les précède, sont aussi, dans une large mesure, les causes de l'état de société qui les suit ; ils sont l'agent par lequel toutes les circonstances de la société purement artificielles, par exemple, évidemment les coutumes et, non moins certainement, les lois, sont modelées, soit par l'influence directe du sentiment public sur les pouvoirs publics, soit par celle des opinions et du sentiment de la nation sur le système de gouvernement et sur la formation du caractère des gouvernants. » *Ibid*, p. 905. Voir G. Varouxakis, "National Character in John Stuart Mill's Thought", *History of European Ideas*, 24 (1998), 375-91 et *Mill on Nationality*, London and New York: Routledge, 2002, pp. 54 ss. Varouxakis est l'un des rares commentateurs actuels de Mill à prendre la mesure de la signification du caractère national dans sa science sociale. Voir également Karuna Mantena, "Mill on the Imperial Predicament", *J. S. Mill's Political Thought, A Bicentennial Reassessment*, ed. N. Urbinati and A. Zakaras, Cambridge: Cambridge University Press, 2007, p. 308.

33. *CW*, XIX, p. 399.

34. *Ibid*, p. 404.

35. *Ibid*.

36. *Ibid*.

37. *Ibid*, p. 406.

38. Bain a étudié attentivement Mill et a écrit à ce propos : « La liberté politique n'est pas exactement la même chose que le gouvernement de soi, mais il n'est pas complet sans celui-ci. » Voir A. Bain, *Logic*, 2 vols., London: Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1870, ii, p. 290.

39. Voir *CW*, XIX, pp. 404-5 et 488 ss.

40. Se référer à S. Holmes, « Making Sense of Liberal Utilitarianism », *J.S. Mill's Political Thought*, p. 327; and Ball, « Competing Theories of Character Formation », London Bicentennial Mill Conference pour les différentes interprétations de la distinction entre caractère passif et actif.

41. *CW*, XIX, 407.

42. *Ibid*, p. 399.

43. *Ibid*, p. 407.

44. *Ibid*.

45. *Ibid*.

46. *Ibid*.

47. Mill écrit : « Toutes les qualités qui peuvent apporter un bénéfice personnel se situent du côté du caractère actif et énergique : les habitudes et les manières d'agir qui encouragent l'avantage de chaque membre de la société doit au moins faire parti de celles qui conduisent à faire avancer la communauté toute entière. » *Ibid*.

48. *Ibid*.

49. *Ibid*, p. 408.

50. Dans leur ouvrage sur la psychologie associationniste James Mill et Bain discutent de l'envie mais pas dans le contexte de la distinction entre caractère actif et passif. Voir *Analysis of the Phenomena of the Human Mind*, ed. A. Bain, A. Findlater, G. Grote, and J.S. Mill, 2 vols., London: Longmans, Green Reader and Dyer, 1869, ii, pp. 269-70 et A. Bain, *The Emotions and the Will*, London: John Parker and Son, 1859, p. 135.

51. *CW*, XIX, p. 408.

52. *CW*, XIX, p. 409.

53. *Ibid*.

54. *Ibid*.

55. *Ibid*.

56. *Ibid*.

57. *CW*, XIX, p. 410.

58. Voir *CW*, XIX, pp. 413 ss. (Chapitre 4).

59. Cf. James Mill, *Essay on Government*, ed. E. Barker, Cambridge: Cambridge University Press, 1937, quand Mill continue d'insister sur les formes traditionnelles de gouvernement basées sur l'intérêt et ne compte pas simplement sur une seule conception pour sa théorie du gouvernement. Néanmoins, la théorie de Mill est sans doute basée sur les intérêts de la société et ces derniers déterminent la meilleure forme de gouvernement, dans ce cas, le gouvernement représentatif. Le point de départ de J. S. Mill n'est peut-être pas si éloigné que cela de la position de son père. Voir également la manière dont James Mill *oppose* la loi et le caractère en suggérant que « les lois ne sont rien d'autre que des substituts imparfaits aux défauts de caractères. » dans "A New View of Society: or Essays on the Principle of the Formation of Human Character, and the Application of the Principle to Practice. By one of His Majesty's Justices of the Peace for the County of Lanark. Essays First and Second", *The Philanthropist*, 3 (1813), p. 97. Nous pouvons ajouter la critique de la tentative de J. S. Mill d'extraire la société des institutions de la société politique dans George Cornewall Lewis, *A Treatise on the Methods of Observation and Reasoning in Politics*, 2 vols., London: John W. Parker and Son, 1852, i, p. 51et ii, p. 108. Mill n'a rien fait de plus que de commencer un débat sur ce qu'est « la politique » qui perdure encore aujourd'hui.

RÉSUMÉS

This essay explores aspects of John Stuart Mill's approach to social and political science in the Considerations on Representative Government (1861) with an emphasis on the significance of character or 'ethology' in this science. The starting point is a discussion of psychology and ethology in Book VI of the Logic (1843). This conception is examined in terms of Mill's framework of inductive and deductive science and the distinction between art and science where the views of Mill and Jeremy Bentham are contrasted. Given Mill's view of the relationship between art and science, the science of ethology (including political ethology) assumes a more prominent position in Mill's thought than any political art or any distinctly political science. Contrary to many commentators, it is argued that Mill never abandoned his commitment to ethology, as is clear from the discussion of 'the ideally best form of government' in the Considerations. Mill's conception of 'active character' here underpins and directs what might otherwise be seen as a traditional account of forms of government. The cultivation of active character becomes an essential condition for the success of representative government. The essay concludes with remarks on Mill's emphasis on society for his account of liberty in On Liberty (1859) and suggests that he considered new ways of understanding the traditional processes of government.